

Les Messagers

De H el ene Cruzillat et Laetitia Tura



***Les Messagers*, ce sont ces rescapées de la migration clandestine qui ont vu disparaître tant de leurs compagnons d'infortune, sans jamais savoir ce qu'il advint de leurs d epouilles. Face ce film terrible, d'une sobriété absolue, le spectateur reste interdit.**

Il y a des films qui vous restent et vous travaillent longtemps après la projection. Des films qui vous accompagnent, vous questionnent au quotidien, dont on a envie de parler à ses amis, à ses collègues, à tout le monde. Il ne suffit pas que le sujet soit important,  a se saurait. Il faut que l'œuvre trouve l'exacte forme qui convient, l'angle juste, la durée qu'il faut. Et quand il est question de choses particulièrement graves, que montrer ? Que laisser hors-champ ? En s'attachant à la parole de personnes rescapées de l'enfer de la migration clandestine, H el ene Cruzillat et Laetitia Tura ont fait preuve d'une rigueur irréprochable. En s'interdisant le moindre effet de dramatisation, de reconstitution, en ponctuant le film de photographies de lieux vides, plage ou barrière de barbelés, témoins eux-mêmes des terribles  v nements évoqués, les deux cinéastes ont su trouver le point de rencontre précis entre éthique et esthétique. Le film est beau, en ce qu'il recueille avec une infinie délicatesse les mots des parias de notre temps, en ce qu'il laisse le temps au spectateur de les entendre et ne cherche pas à l'émouvoir, et en ce qu'il ne commente pas ce qui n'a pas besoin de l'être. Parler de ce film en quelques lignes n'est pas facile. Les gouffres qu'il ouvre sont tels que tenter de transmettre l'expérience de sa vision paraît vouée à l'échec. Soyons clairs : ce que ces gens ont vécu dépasse l'entendement. On n'est pas dans un reportage ; on est chez Dante. La nudité de ces visages, de ces voix qui disent les mois de marches, les kilomètres de nage, les naufrages, la peur, les morts, est plus puissante que toutes les statistiques. Ce n'est pas de la pitié qu'on ressent, ni même de la tristesse. C'est de l'effroi, pur et simple. Car au fil des récits de toutes ces disparitions, tous ces compagnons d'infortunes, hommes, femmes et enfants morts noyés ou abattus et dont on ne sait ce que devinrent les corps, derrière tous ces cadavres sans sépulture, il y a un système. Un système dont tous les pays de l'union

européenne sont les complices, qui prétend empêcher la misère du monde de nous envahir, et qui est l'absurdité même. Un agent de la Guardia Civil (puisqu'il s'agit ici de la frontière de Melilla, entre le Maroc et l'Espagne) le confie anonymement : « ce travail n'a aucun sens, beaucoup finissent en psychiatrie ». Un responsable le dit face caméra : « on n'arrête pas un homme qui a fait 1000 km à pieds ». Que fait-on alors ? Vous l'apprendrez en voyant ce film, qui nous plonge dans cette banalité du mal qu'on a tendance à associer à la seconde guerre mondiale et qui se porte fort bien sur nos côtes européennes. Les consignes officielles sont pleines de bons sentiments. Mais sur le terrain, on maltraite, on tue, on entasse les corps dans des fosses communes. La violence de cette mise à nu est proportionnelle au calme des images de ces lieux vides où les démocraties ont installé l'enfer sur Terre. En point d'orgue : cette photo montrant la barrière descendant le long des rochers et semblant s'enfoncer dans la mer, symbole grotesque d'un découpage de l'espace à l'origine des pires violences.

G.R.

Les fiches du Cinéma, Avril 2015